



*E X T R A I T*  
*DES OBSERVATIONS SUR LA PHYSIQUE,*  
 ET LES ARTS.

LETTRE A L'AUTEUR.

MONSIEUR,

La bonne opinion que vous avez conçue de moi m'intimide & m'effraye autant qu'elle m'honore : je crains bien que l'emploi dont vous m'avez chargé ne soit beaucoup au-dessus de mes forces ; & c'est, je vous l'avouerai, la seule occasion où j'ai balancé un moment de vous satisfaire & de vous obéir. Vous me demandez un détail des morceaux de peinture & sculpture qui composent & décorent le salon que l'Académie Royale vient d'ouvrir cette année, avec non moins d'éclat que les précédentes ; & vous exigez que je vous communique mes idées sur chacun de ces ouvrages. Pour avoir visité les cabinets, fréquenté les artistes, on n'en est pas pour cela un juge plus éclairé ; il faut avoir créé & enfanté, pour marquer la critique & l'éloge au coin de la vérité ; il faut être grand-homme soi-même, pour savoir gré à un artiste de mille beautés fines & ingénues répandues dans ses tableaux, qui ne sont connues que de ceux

(2)

à qui les mêmes recherches ont donné des yeux pénétrants & actifs à les saisir. La théorie est souvent démentie par la pratique : & enfin, il faudroit être peintre pour s'exprimer avec ces traits de feu, qui nous réveillent, nous frappent & nous éclairent. Il est vrai que j'ai passé ma vie à manier la brosse & le crayon, mais sans autre objet que celui de m'amuser. Cependant j'ai réfléchi, je me suis rendu compte de tout, j'ai vu les anciens, j'ai comparé les modernes, j'ai voulu pénétrer pourquoi quelques-uns de ces derniers, simplement estimés, se soutenoient près d'eux ; & que d'autres, fêtés, surchargés, & comme appesantis de louanges, s'éclipsaient à leur approche. J'ai découvert le principe sur lequel ils ont opéré, & sur ce même principe j'ai établi mon jugement.

Mais, jusques à présent, crainte de passer pour un homme singulier qui se plaît à blâmer l'allure du siècle, j'ai prudemment renfermé mon sentiment, à l'exemple de quelques vrais connoisseurs affligés en secret du tourbillon de la mode, qui aveugle presque tous les artistes, & les rend insensibles aux sublimes beautés qui étincellent dans les anciens, les vrais & seuls peres nourriciers du bon goût : mais vous avez secoué mon indolence & dissipé ma léthargie. Je vais donc, sans partialité, parler d'après mes lumières. C'est l'amour des arts & de ma patrie qui m'inspire. Je voudrois instruire mes concitoyens, ou du moins les avertir des écueils qu'ils ont à craindre. Il est fâcheux de naître avec le germe des vrais talens dans un temps où le mensonge étouffe la vérité, où les petits airs ont pris la place des grâces, où le minois armé d'un petit nez retrouffé efface ces beautés sages & nobles, qui intéressent en imposant. Il faut bien du courage & des efforts, pour se roidir contre ce torrent, par où sont entraînés tant de jeunes arbres qui auroient produit d'excellens fruits.

Ce propos doit, à coup sûr, vous paroître un peu bizarre. Vous croyez peut-être que je ne trouve de nos jours aucun maître digne de passer à la postérité ? point du tout. Il en est qui, grâces à leur heureux génie, se sont frayé une route à l'immortalité : mais je viens attaquer ceux qui, à l'abri des lauriers dont on les a couronnés avec une pro-

(3)

digalité égale sur toutes les parties de leur art, travaillent à la décadence du bon goût dans quelques-unes de ces parties. Je montrerai autant d'ardeur à célébrer le vrai mérite dans chacun des artistes, qu'à combattre celui que des amis enthousiastes leur attribuent mal-à-propos. Je veux ramener les arts à une seule loi, qui est celle de la nature : elle en est la base & le centre. C'est en marchant vers ce centre que les grands maîtres dans différens genres se soutiennent sans se détruire ; parce que toutes les vérités, de quelque espece qu'elles soient, sont toutes d'accord entr'elles. Les beaux morceaux de poésie, de musique & de peinture qu'on a admirés, que nous admirons, & que l'on admirera après nous, sont ceux qui portent ce caractère de simplicité & de force puisé dans la nature. La peinture est donc, comme les autres arts, l'imitation du vrai : elle doit, sur une toile immobile, animer les hommes & les animaux, élever les montagnes, creuser les vallons, agiter la mer, arrondir la voute des cieux, enfin recréer les êtres qui nous environnent : ainsi, qui trompe le mieux est le plus habile. C'est avilir cet art, que de l'employer à rendre les rêves d'une imagination déréglée, qui veut les donner pour des réalités ; il n'y a que les fots & les enfans qui s'amuse des contes des fées, & qui y ajoutent foi. La vraisemblance plaît aux gens sensés & éclairés, & on ne la rencontre qu'en cherchant la nature ; elle est donc la seule mere, dont le lait puisse fournir les grands hommes, & les soutenir.

Rempli de mon système, j'entre dans le salon. Les yeux, attirés de toutes parts n'éprouvent d'abord qu'une sensation délicieuse, qui enchante indistinctement : mais un moment après, le charme tombe, & l'on détaille les objets avec plus de tranquillité.

Le tableau qui s'offre le premier à la vue par la place qu'il occupe, & par l'étendue de sa composition, est le sacrifice d'Iphigénie de M. Carle Vanloo. Aussitôt l'ouverture du salon, un bon citoyen, compatissant à la foiblesse de ceux qui ne sont pas à portée de juger par eux-mêmes de la composition de ce morceau, a bien voulu enfanter un volume, contenant l'histoire d'Iphigénie, & des reflexions

(4)

sur la beauté des pensées du peintre, & de celles qu'il lui a prêtées, un détail ingénieux de tous les groupes, de toutes les figures, des trépiés, des vases, des haches, des lances, des piques, des casques, des tentes, des murailles, des vaisseaux, des voiles, &c. . . . Il a prevenu les reproches de *l'homme de lettres*, de *l'homme d'esprit*, & de *l'homme d'art*, & n'en a fait aucun, n'étant point du nombre de ces trois sortes de spectateurs. Rien n'est plus pernicieux que les éloges outrés & les critiques amères : les uns arrêtent les progrès par l'enflure, & les autres, par l'abattement ; une censure judicieuse rend modestes les plus forts, & encourage les plus foibles.

L'air de décision qui règne dans le tableau de M. Vanloo, la sûreté des ensembles & des tours de ses figures, dont il effleure toujours le nud à travers les draperies, la marche cadencée de ses groupes, le beau déployé du tout ensemble, & enfin une couleur généralement animée, surprend d'abord les yeux de ses spectateurs ; il enchante les demi-connoisseurs : de-là cet enthousiasme peu réfléchi qui les saisit ; ils sont la dupe du moment, & il est difficile de les ramener de ce premier charme qui les enchaîne : mais les connoisseurs tirent le voile, & vont chercher l'homme dans le héros. La peinture est si étendue & si sublime dans ses parties, qu'un artiste qui en possède une seule au plus haut degré, doit prétendre dès-lors au rang d'habile homme. Il est constant que M. Vanloo a de très-grandes parties, qui lui assigneront toujours une belle place parmi les peintres illustres : mais il est faux qu'il réunisse toutes les parties de son art. Autant je louerai la résolution de sa forme générale, & la facilité de son exécution, autant j'attribuerai le mérite qu'on lui suppose du côté de la couleur & du génie. Le génie ne consiste pas seulement à imaginer des groupes, à les placer avec économie ; mais encore à trouver dans ces mêmes groupes une action juste, des pensées, des variétés, qui sont les véritables richesses d'un tableau.

Du côté donc de la partie spirituelle du morceau dont nous parlons, je ne trouve que la Diane qui soit de toute beauté : elle fend l'air avec toute la rapidité imaginable ; notre

(5)

apologiste a fort bien dit *qu'un clin d'œil suffit pour l'amener*. Le ciel est à la vérité *plein de mouvement & répond à l'action* : mais le reste n'y concourt pas, à beaucoup près, avec autant de chaleur. Si M. Vanloo eût eu plus de ressource dans l'imagination, c'est-à-dire, l'abondance des pensées, qui est la marque distinctive du génie, il auroit pu traiter ce sujet *d'une manière plus intéressante & plus sublime* ; s'il eût été embrasé de ce feu divin qui enflamme les grandes âmes, au lieu de donner à tous ses personnages une tristesse monotone, qui leur fait froncer les sourcils & ouvrir la bouche, il auroit pu répandre sur leurs visages toutes les diverses passions dont est susceptible l'humanité. Quelle plus belle occasion de planer jusqu'aux cieux ? Puisqu'il a pris avec raison la licence d'introduire Clitemnestre ; au lieu de représenter cette superbe Reine froidement évanouie entre les bras de ses femmes & des Princes Grecs, qui prennent part à sa défaillance, n'en déplaise à l'interprétation fine du commentateur ; il l'auroit faite dans ce moment de rage & de désespoir où l'a si bien peinte Racine dans sa tragédie, quand elle dit, en parlant d'Iphigénie, *de mes bras tout sanglans il faudra l'arracher*. La fureur de cette Reine retenue par les Chefs des Grecs, qui pour lors l'empêcheroient de courir à l'autel, dans la crainte de voir suspendre un sacrifice dont l'exécution ouvre une brillante carrière à leur ambition ; la fureur, dis-je, de cette Reine auroit formé une riche opposition avec la tranquillité d'Iphigénie, qui, couchée sur le bucher, n'attendant que le coup fatal, tourneroit ses regards de son côté, comme n'étant accablée dans ces momens affreux que des transports & des cris de sa mère. L'action auroit été plus animée & plus touchante, l'intérêt plus vif & plus lié. Clitemnestre n'auroit pas paru être elle-même une seconde victime que l'on mène à l'autel, & que l'on immolera après celle que l'on y voit. Agamemnon, qui leve ses mains jointes au ciel, & qui tortille son corps comme un acteur qui cherche une belle attitude, auroit dû paroître dans une pose simple, la tête penchée & les yeux collés contre terre, pour marquer les reproches intérieurs que la nature devoit faire à son ambition, qui seule avoit con-

(6)

senti au sacrifice ; car il avoit le choix de rester dans sa patrie , ou de faire voile vers les murs d'Ilion couvert du sang de sa fille. Il n'auroit point démenti la fierté & la noblesse des Atrides. A la tête de son camp , à la vue de ses soldats , le Roi doit étouffer le pere , & ne le laisser échapper que par l'abattement des traits , & une douleur morne répandue sur tout l'extérieur. Calcas , qu'on nous assure s'attendrir , s'appête à percer le cœur de la victime avec bien du flegme : il paroît fort légèrement étonné de la présence de la Déesse. A ses côtés est un jeune sacrificateur , qui tient un plat sur lequel il a apporté le couteau sacré ; le peintre a eu dessein de nous désigner l'horreur qu'a cet enfant de voir couler un si beau sang , en se détournant : mais s'il eût rendu sa tête avec plus d'ame , il n'auroit point donné à penser qu'il étoit occupé à regarder ce vicimaire accroupi à ses piés , qui est fort embarrassé du bassin qu'il tient entre ses mains , ainsi que du rôle insipide qu'il joue là.

Le Commentateur nous a ravi le plaisir d'une découverte , qu'il a eu *une complaisance secrète* d'avoir faite : *Un Soldat , posé derrière ce jeune Sacrificateur , semble vouloir détourner sa robe pour voir porter le funeste coup , qu'il craint de voir porter cependant.*

C'est vraiment dans ces momens qu'un Peintre sent le besoin qu'il a d'un traducteur , dont les pensées nettes se présentent d'abord avec une expression également nette ; car , sans cela , on courroit risque d'imaginer , tout bonnement , que ce Soldat s'apercevoit de l'arrivée de la Déesse , à quoi Calcas ne prend pas garde. Quoiqu'au jugement de notre connoisseur , ce Soldat jaune & ses camarades soient *un effort du génie* , quoiqu'ils ayent *le corps en arrière , la bouche ouverte & les mains étendues* , on ne voit pas trop à leurs mines ce qu'ils pensent du miracle ; & ils ont l'air d'une cheville bien commune & mal amenée. Il paroît que cet endroit a coûté le plus à l'Auteur ; aussi est-il le plus froid & le plus insipide , au sentiment de tout le monde. Notre excellent gourmet en beautés s'est justement extasié sur cette partie , comme celle où l'esprit avoit le plus operé ; s'il eût dit fatigué , on le pourroit croire. Je n'aurois pas eu , par exemple , *une perception assez vive* , pour imaginer que cette Suivante de

(7)

Clitemnestre , placée à l'autre bout du tableau , s'aperçût de l'arrivée de Diane , par le plan avancé où elle est pour la voir ; elle ne devoit se présenter au spectateur , tout au plus , que de profil , & on la voit de trois-quarts : ses regards semblent venir à nous & se fixer sur le Roi. L'expression de sa tête est la douleur : elle paroît crier à Agamemnon que la Reine est prête d'expirer dans ses bras. Voilà ce qu'il étoit naturel d'imaginer sans grand effort ; mais de temps en temps ce Docteur prête à M. Vanloo , par ses réflexions , des défauts qu'il n'a pas. Notre fanatique adorateur termine l'éloge en disant : *l'Artiste a reculé les bornes de l'art , il en a étendu la puissance & l'énergie ; jusqu'à présent les Peintres annonçoient le dénouement , M. Vanloo l'a prononcé.* Le Public supplie l'Auteur de lui donner un second volume , pour commenter sa pensée ; il le tirera d'un grand embarras & de la confusion de n'avoir pas autant d'esprit que lui. On pense tout uniment que l'instant de l'évanouissement de la mere & de la douleur du pere est le même où Calcas va sacrifier leur fille : c'est dans cet instant que Diane arrive , & par conséquent , dans le même moment que les Soldats , qui la voyent , en sont surpris & étonnés ; on n'entrevoit dans tout cela qu'un moment , mais on s'en rapportera à ses lumieres.

Je ne puis prononcer sur la couleur de ce tableau , sans provoquer sur moi les foudres de l'anathème. Je vois déjà dresser les oreilles de ces admirateurs aveugles , que le beau rouge & le beau bleu ont séduit de leurs charmes. Cela ne m'empêchera pas de soutenir , avec tous les vrais Artistes , qu'il est plus juste de dire que M. Vanloo a de belles couleurs , que d'avancer qu'il a une belle couleur : la vraie belle couleur n'étant que la couleur vraie. Or , presque tous ses tons sont fabuleux. Je sens bien que mon opinion ne sera goûtée que de ceux des Peintres qui s'appliquent assiduellement à exprimer le suc de la nature : mais ce n'est que pour eux que j'écris. Je veux les encourager à éviter cet air d'imitation & de fraternité qui domine dans les tableaux d'histoire.

Si M. Carle avoit l'œil sensible à l'harmonie & à l'effet , auroit-il placé Iphigénie , qui est au cinquieme plan , sur un tapis bleu , qui , par sa couleur entiere , & sa touche décidée ,

écrase & renforce Agamemnon, qui est sur une ligne bien plus avancée ? Auroit-il, dans le groupe de la Reine, où les yeux ont besoin de tranquillité, jetté mille petits échantillons de bleu, de rouge, de verd & de jaune qui papillotent defagréablement ? S'il eût voulu faire de l'effet, c'est-à-dire, mettre chaque objet dans ses plans, n'auroit-il pas établi d'autres masses que celles de ce coin de tente, sur le devant, qu'on ne devine pas ? N'auroit-il pas élargi la lumière d'Iphigénie, en la répandant derrière le Roi sur les marches de l'Autel ? En étendant la lumière de cet endroit, il auroit tiré Agamemnon de son fond. Auroit-il vêtu son Soldat, qui demande tant d'esprit pour en découvrir l'action, de rouge & de couleurs trop décidées pour son plan, au préjudice des Soldats sur le devant ? Cela occasionne une dispute de tons choquante. Bien des gens admirent M. Vanloo, & disent, en quittant ses ouvrages, Ce Peintre fait plus beau que la nature. Est-il des femmes dont le tein soit si frais & la peau si blanche ? Ils croient de bonne foi le louer, & ils le blâment. S'il offre des objets qui ne se sont jamais vus, il nous abuse, & nous dit des faussetés; aussi voit-on le grand nombre, après avoir jetté le premier coup d'œil sur M. Vanloo, en avoir été épris, courir & s'arrêter, par un instinct victorieux qui nous ramène à la vérité, aux tableaux les plus vrais du Salon. Vous m'allez répliquer & objecter à cela, que j'avance plus que je ne puis prouver; que bien souvent le public s'amuse à regarder l'imitation des objets qu'il a sous les yeux & qui lui sont familiers, plutôt que ceux qui sont montés sur le ton noble de l'histoire. J'en conviens: mais la raison est que l'on ne fait pas, dans ce genre, les recherches de la vérité comme on le devoit; & j'ose croire qu'un tableau d'histoire où l'on pourroit rencontrer à chaque pas la vérité, donneroit à ce même Public du goût pour ce genre; il s'y amuseroit, s'y fixeroit avec plaisir, & converseroit avec ces sortes de tableaux qu'on a coutume d'exécuter trop de pratique, surtout pour la couleur. L'histoire n'est pas un genre au-dessus de la nature: mais un genre où l'on doit faire le choix de la belle nature; & une fois choisie, la suivre aveuglement & sans réserve. L'idée, que M. Vanloo surpasse la nature, s'est accrue au point,

point, & on le lui a dit si souvent, qu'il en est lui-même persuadé. Est-il possible qu'un Artiste se livre à une pareille idée, lorsque les plus grands hommes sont tous convenus qu'après bien des études, ils n'ont jamais pû atteindre à sa perfection, & qu'ils n'ont été satisfaits des copies qu'ils faisoient d'elle, que quand l'original en étoit loin ? Aussi M. Vanloo, d'après l'encens dont on l'entête, court de mensonge en mensonge. Si les tableaux bien colorés sont ceux qui ne sentent pas la palette, comme en effet la nature ne la sent pas, ceux de M. Vanloo ne le sont pas, puisqu'on la sent partout.

Je sai que ce maître peut accabler mes raisonnemens du poids de sa réputation: mais il me suffit d'être applaudi dans mon jugement. Quand le temps lui aura marqué son véritable rang, on croira pour lors que j'ai dit vrai: mais on en seroit bien mieux persuadé s'il pouvoit naître quelque Despreaux en Peinture, qui pût donner, à la fois, les leçons & l'exemple du beau; les argumens vivans seroient les seuls qui triompheroient de la prévention: mais les jeunes tiges sont toutes infectées dans leurs racines; tous les Peintres d'histoire cherchent M. Vanloo, & personne la nature; on en parle pourtant beaucoup: on la chérit, dit-on, mais de loin; on veut quelquefois la copier, mais ce n'est qu'avec les airs de Peintre d'histoire, & l'on fait de génie d'après elle. S'ils avoient assez d'activité, de constance & d'haleine pour courir après elle, ils la trouveroient parée d'une beauté éternelle; ils en seroient épris, l'adoreroient, & tomberoient à ses piés, confus de leur erreur. Mais je m'étends trop; la fougue m'emporte, & l'humeur me saisit, quand je vois abandonner cette mere des Arts, & l'imposture la chasser de son domaine. Qu'on accorde à M. Vanloo la belle forme générale d'une composition, d'avoir toujours dans ses figures un tour décidé, & de justes proportions dans leurs parties; qu'on lui accorde cette rare facilité & cette fermeté de pinceau, j'y consens: je dirai bien plus, je le trouve de ce côté supérieur à bien des grands maîtres, & plus également soutenu qu'eux: mais qu'on vienne élever jusqu'aux nues la finesse des expressions de ses têtes, qui sont toutes de la même famille; qu'on exalte la nouveauté & la sublimité de ses pensées; qu'on ose égaler sa couleur à celle de Rubens, &

son clinquant à tout l'or de ce divin Artiste, *ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.* Mais je retourne au Salon.

A la gauche du Sacrifice d'Iphigénie est Amimone protégée par Neptune, de la main du même Auteur. Je passerai ce tableau sous silence, il seroit injuste de ne pas pardonner à un habile homme quelques momens de sommeil; il est effacé, pour le ton, par son voisin, qui représente l'enlèvement d'Europe peint par M. Pierre. Il est d'un ton bien plus moëlleux, on y découvre plus de germe de la bonne couleur; l'ordonnance en est agréable, & fera sûrement beaucoup de plaisir en tapisserie. Ne pourroit-on pas lui reprocher d'avoir trop affecté la pyramide, & y désirer cette décision de formes, & cette netteté qui ne laisse à l'œil aucun doute, & lui permet sans embarras de tout embrasser à la fois? ce que possède si bien M. Vanloo. C'est cette résolution & cette correction que l'on pourroit souhaiter dans cette belle coupole de S. Roch. M. Pierre, sans doute, n'aura point laissé offusquer sa modestie de l'encens que des éloges fastueux, & par conséquent peu flatteurs pour un homme d'esprit, lui ont donnés. Ils ont dû le faire rougir & le mortifier à quelques égards: quand la fièvre de la nouveauté est éteinte, on juge plus sévèrement, & les ouvrages reviennent à leur taux. Les hommes, naturellement jaloux d'un mérite naissant, sont tacitement irrités des lauriers dont on le couronne, & leur fiel en a plus d'amertume. On auroit dû annoncer ce plafond comme un bel ouvrage, mais où il s'est glissé bien des défauts, qui sont inévitables dans de si grandes machines, en louant avec justice le ton harmonieux de son ciel qui perce la voute, l'art avec lequel il a fait plafonner ses figures. En admirant sa Vierge qui est très-bien, je crois qu'on peut le blâmer de l'avoir isolée tout d'un côté, & accompagnée de l'autre d'une troupe d'Ange à la file, dont les bras & les têtes se confondent. Il me semble que Mardochee est d'une proportion trop foible pour Esther, derrière laquelle il est placé. Il a trop laissé à ses élèves le soin de peindre les figures feintes de stuc. La belle partie de ce plafond est l'harmonie, & la partie plus foible est la forme; on ne sauroit trop animer M. Pierre à acquérir cette partie, qui donne aux ouvrages ce caractère imposant des maîtres Italiens.

A la droite du sacrifice d'Iphigénie, est un tableau de M. Boucher. Le sujet est Vénus, qui vient prier Vulcain son époux de lui forger des armes pour Enée. Ce tableau a le caractère de tous ceux de ce maître; c'est-à-dire, du plaisir & de l'enchantement. Le sombre Vulcain peut-il résister à ce vacarme agréable de Nymphes & d'Amours, qui rassemblent tous leurs charmes & toute leur gaieté pour le séduire? Qu'il est pardonnable d'oublier les infidélités de sa femme! Quoique ce morceau ne soit pas assaisonné de beaucoup de vérité, cependant il faudroit avoir bien de la bile pour ne la pas sentir dissiper à son aspect. Les compositions de ce Peintre ont cela de particulier, qu'elles paroissent toujours nouvelles, que l'on ne s'y attend jamais, tant est grande sa fécondité. Quand on examine avec attention l'intelligence des plans, les différens travaux qu'il met les uns sur les autres, pour leur prêter réciproquement de la valeur, avec l'esprit de cette touche de sentiment, qui caractérise les objets, l'harmonie & la liaison des tons, quoique dans une nuance un peu foible, cette chaîne de groupes & de lumières; on est obligé de convenir que M. Boucher est le Peintre qui auroit réuni le plus de parties à un plus haut degré qu'aucuns de ses contemporains: heureux, si, trop ami du siècle, il n'eût pas trop sacrifié à son goût! M. Boucher peut perdre les jeunes Artistes qui voudront l'imiter; parce que, sans son génie & le sel caché de l'habile homme qu'il répand dans ses tableaux, son genre seroit insipide pour l'homme de goût: il n'a point la forme des grands maîtres, elle paroît incompatible avec son génie. Quand on est coloriste, on doit être sensible au charme de sa couleur, de cette marche de reflets annoncés, & de ce renvoi de tons d'un objet à l'autre: on remarque cela bien singulièrement dans cette fuite en Egypte, dont le fond est si ingénieux & si nouveau. Quel art à cadencer ses lumières, à opposer ses demi-teintes! On y rencontre à tous momens les bons principes de la couleur & de l'effet tracés, s'ils ne sont pas tout-à-fait lisiblement écrits. Le portrait de madame la marquise de Pompadour, du même auteur, est composé avec cette volupté qui lui est propre & comme réservée à lui seul. Mais il est de ces séducteurs dont les jeunes gens doivent craindre les charmes.

Laroute qui l'a conduit à une réputation méritée, égarrera ceux qui la suivront, & les fera tomber dans la manière, le mesquin & la frivolité. Ce Fontenelle de la Peinture peut perdre bien des jeunes auteurs, & les rendre minaudiers & mauvais plaisans. La partie supérieure de M. Boucher est le génie; & sa partie médiocre est la forme, qu'il n'a jamais eue ni noble ni imposante; mais, comme je l'ai déjà dit, pour ne point réunir tout, on n'en est pas moins pour cela un très-grand homme.

Après du tableau de Vulcain on voit Proserpine qui orne la statue de Cérès sa mere, dans le moment que Pluton, sortant du goufre des enfers, la voit, en devient amoureux, & médite le projet de l'enlever. La composition est simple, & riche par la variété des travaux. Le ciel est très-beau. A la gauche, on voit le mont Etna qui caractérise le lieu; & de l'autre, un paysage bien touché, qui paroît être un de ces bosquets sacrés qui entouroient les statues des Dieux. On se promène à son aise dans la scene du tableau. Le groupe de Pluton avec ses chevaux, la fumée & la flamme qui les accompagnent sont d'une belle exécution. La figure de Proserpine est ingénue: on pourroit n'être pas si content de la pose de la Nymphé, qui, à ses piés, lui présente une guirlande, quoique sa tête soit très-belle & très-bien colorée. La statue est peu satisfaisante pour le tour. Ce tableau a le caractere des bonnes choses, c'est de plaire de plus en plus à l'examen, parce qu'il pétille partout de vérité. L'on peut dire des ouvrages de M. Vien ce que Boileau disoit de ceux des anciens: *C'est avoir profité, que de s'avoir s'y plaire.* Mais ce qui fait le plus d'honneur à ce maître dans le salon, c'est son Icare, répétition de son morceau de réception. Ce tableau me semble celui de tous les tableaux d'histoire qui réunit le plus de parties. La composition est d'une vérité étonnante, & qui gagne à la réflexion. Ce jeune homme marque son impatience, en ne posant presque point les piés à terre; son pere semble arrêter ses mouvemens qui l'empêchent de lui attacher les ailes, en lui tenant l'épaule ferme. Le dessin & la forme en sont d'une correction digne d'un sculpteur; il ne craint point le bel Amour de M. Falconet qui est son voisin. On suit toutes les ondes

& les yeux des plis de ses draperies. Ce pinceau est d'autant plus beau, qu'il est varié selon la nature de chaque chose; ce qui est, ce qu'on doit véritablement appeller le pinceau, & non pas cette façon de denteler son ouvrage avec des hachures, & y faire régner le métier au lieu du sentiment. Les plumes y sont bien peintes. On y sent ce caprice & cette humeur de touche qui en est la vie. Il auroit pu se passer de cette poële qui déguise le sujet; il me semble qu'un foyer seulement formé avec des morceaux de bois, auroit été plus noble & plus pittoresque. Pour la couleur, elle est vraie; & si elle n'a pas ce charme d'un coloriste plus fougueux, elle annonce la nature & indique la route: il y a dans ce tableau tout le feu que l'on peut desirer, le feu étant de se transporter juste au sujet. M. Vien a peint dans le jeune homme l'impatience, & dans Dédale son pere, la prudence & la sérénité; il a donc eu autant de chaleur que le trait en est susceptible. Ceux qui le voyent froid sont ceux qui n'ont pas l'ame assez délicate & assez sensible pour être frappés de ces traits de flamme qui l'animent. A être forcé dans ses attitudes, outré dans ses contrastes, à renverser tous les meubles d'un lieu, où il se passe une action tranquille, on a l'air d'être plein de feu, & l'on est un extravagant. La douce mélancolie du même auteur est rendue avec beaucoup d'amour & de soin: toute la tranquillité qu'on y respire, affecte le cœur du sentiment qu'il représente. L'ordonnance de la Présentation au Temple, du même maître, est d'un gout admirable par son choix, par sa simplicité, & les masses disposées comme malgré lui par la nécessité, pour prolonger la lumière jusques sur la Vierge, où elle brille ainsi que sur l'Enfant. Le grand Prêtre est bien vêtu, selon la coutume, & d'une vérité frappante. Les draperies sont nobles, larges dans leurs détails, & terminées dans leurs formes. Ce Peintre est celui qui sûrement prend le plus de conseil dans la nature: ce qui donne à ses ouvrages un air moins tâté & plus décidé, & qui les conservera plus longtemps beaux, & les soutiendra mieux avec les anciens. Que l'on doit avoir d'obligation à M. Vien, de ne s'être point laissé emporter par la mode! Il a rapporté des fruits d'Italie, & les pré-

sente ornés des graces de la nature. Heureux si nos jeunes Artistes pouvoient s'en nourrir; & imiter les anciens, en suivant les traces de celle qui les a conduits!

Sans ces leçons aurions-nous vu éclore les talens d'une nouvelle Académicienne? D'après ses avis, & sans autre maître qu'elle, elle a dirigé son chemin, & elle est venue presque sans fatigue, & sans aucun air d'imitation avec qui que ce soit, au plus haut point de son genre. Peut-on s'empêcher de féliciter M. Vien de posséder une femme dont les talens sont l'écho des siens? Les mêmes principes dans differens genres les ont conduits au même but. M<sup>me</sup>. Vien fait honneur à son sexe, & doit en être aimée par l'éclat qu'elle jette sur lui. Sa reception prouve l'impartialité de l'Académie, son activité à chercher le mérite partout où il se trouve, & à le produire au grand jour. En effet, quelle injustice d'interdire, à un sexe plein de vivacité, l'entrée dans le Sanctuaire des Arts, dont l'aliment est le feu de l'ame! Le laurier dont l'Académie a couronné M<sup>me</sup>. Vien doit animer celles de son sexe qui courent la même carrière. Avec les mêmes talens, le même honneur les attend.

En retournant aux grands tableaux, on en voit un de M. Natoire, qui est la suite de l'histoire d'Antoine & de Cleopatre. Ce morceau a paru mieux que celui qu'il a envoyé de Rome, le salon dernier. Il y a dans ce tableau des parties qui sentent l'habile homme: mais le triste & le maussade de ton qui le refroidit, dégoûte de les y chercher. Si j'ai blâmé le faux brillant dont M. Vanloo farde & déguise ses objets; je n'en reprocherai pas moins à M. Natoire une couleur morne & mélancolique. La nature produit des choses agréables par leur piquant en tout genre; ce sont celles qu'il faut choisir, & les imiter sans la prétention de les enrichir.

L'un n'est pas trop fardé; mais sa Muse est trop nue:

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.

M. Challe, par exemple, a voulu dans son Assomption donner du coloré, il est tombé dans le noir: il a affecté un air vieux & usé, excès très-condamnabile, dans lequel on

se précipite faute d'asseoir ses idées sur des principes.

On est bien plus content du tableau de Mr. Baldrighi qui représente une Charité Romaine; on y remarque beaucoup de nature dans la forme, une couleur vigoureuse, mais douce & lumineuse; il y a de l'expression dans la tête de la fille, mais celle du pere se confond un peu de loin avec sa gorge, & le caractère en est moins décidé & moins grand. Ce morceau est un des beaux du salon. Il n'est point décoloré auprès du désordre du déjeuner de M. Chardin; ce qui revient à mon système que, toutes vérités sont amies & se tiennent par la main: mais je parlerai de M. Chardin quand j'aurai passé nos peintres historiens.

On doit encourager M. de la Grenée en voyant son tableau de Syrix; les carnations sont grassement peintes, il y a des formes: mais qu'il craigne le ton de couleur de celui dont il est l'élève.

M. Hallé doit se tenir en garde contre le ton cru & la mollesse des formes.

M. Méray nous fait voir que l'imitation de M. Boucher, quand on n'est pas né avec son génie, conduit à la médiocrité. Qu'il ose être quelque chose par lui-même, & peut-être ses succès seront-ils plus éclatans.

Je reviens aux peintres de genre. C'est eux qui nous fournissent plus d'exemples de la bonne couleur; comme ils sont obligés de donner à leurs morceaux tout le mérite du vrai, que l'on exige indispensablement, ils en font une étude particulière, & deviennent par-là plus grands coloristes. Malgré toute la vogue de la couleur de M. Vanloo, M. Chardin a été constamment applaudi près de lui. Cet ami de la vérité n'a point à craindre les caprices de la mode. Ses tableaux conserveront toujours leur mérite, tant que les êtres qu'il a peints existeront, & il est à croire qu'ils vivront longtemps. On a placé sur la même ligne comme pour faciliter la comparaison de ce peintre avec M. Greuze, qui a tant fait de bruit le salon précédent, les ouvrages de l'un & de l'autre. Ils gagnent & perdent tour à tour. Si on considère la couleur, M. Chardin est supérieur. Ses tableaux sont argentins & vigoureux, tous ses objets se mirent les uns dans les autres, & il en résulte une transpa-



rence de couleur qui vivifie tout ce que touche son pinceau. Ses effets sont décidés; on entre facilement dans les lieux qu'il représente. M. Greuze est assurément un coloriste: mais pour donner de l'effet & du relief, il prodigue trop de tons noirs; au lieu que M. Chardin semble les ôter partout. Je crois deviner la cause de ces noirs; M. Greuze ne rassemble pas apparemment, & ne groupe pas ensemble ses modèles sous ses yeux: il ne voit point cette participation de tons des corps les uns sur les autres; il prend séparément ce qu'il veut peindre: on trouve à la vérité dans chaque objet les détails les plus satisfaisans, mais qui, considérés avec le tout, ne sont point d'accord & ne peignent point l'air & la lumière. Pourquoi ses deux têtes de jeune fille & de petit garçon sont-elles si belles & si moelleuses? c'est que n'ayant qu'un objet à rendre, il a considéré & dévoré toute l'union & la participation de tons de cet objet en lui-même, il n'a pas pu y fourrer aucun noir sans se contredire avec la nature. Or la même marche & la même dégradation qui regne dans un seul objet, est aussi celle qui doit regner & qui regne dans une plus grande ordonnance. Qu'il groupe ses modèles dans ses tableaux de composition, & il s'en convaincra par lui-même. Avec ses talens on peut aisément revenir sur ses pas. Les œufs cassés sont de ces tableaux composés celui où il y a moins de dureté. On ne se doute point du déguisement du Cavalier, qui est son pendant. On prend cet amant qui quitte sa maîtresse, pour un voleur qui s'enfuit; ce *quiproquo* est trop fort. Il auroit dû annoblir sa tête, & mettre sa figure mieux ensemble. A considérer ces deux maîtres du côté du génie, M. Greuze paroît avoir plus de fougue, & un goût qui tient plus à la grande forme; il nous prouve que

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse:

mais il n'a pas toujours l'ingénuité de M. Chardin. Il a généralement plus de sûreté de dessein, plus d'expression que lui, ce qui est un avantage considérable: heureux s'il peut y joindre la magie de ses tons! car il doit le regarder encore comme son maître dans cette partie.

Un

Un seul peintre de notre siècle semble seul avoir rassemblé toutes les parties de son art, & atteint le dernier période de son genre. Tout le monde devinera que c'est M. de Vernet dont je veux parler. C'est l'homme unique & universel. A la couleur la plus vraie, la plus séduisante & la plus variée, il joint la touche la plus spirituelle & la plus gracieuse, le génie le plus fécond, & l'exécution la plus prompte. On passeroit avec ses ouvrages les jours & les nuits sans se fatiguer, & sans avoir vu tout ce qu'il y a à admirer. Aussi quel applaudissement le cœur de tous ses spectateurs ne lui donne-t-il pas? On ne peut le louer qu'en invitant les autres à le suivre au même degré dans leur carrière.

Après avoir eu longtemps la vue attachée sur les tableaux de ce maître, donnez-vous le plaisir de la comparaison de sa couleur avec celle de M. Vanloo. La couleur peut se comparer dans tous les genres, parce qu'elle est une. Après avoir admiré comment, avec tant de détails intéressans & terminés en eux-mêmes, il a pu concerter une harmonie si grande dans le tout ensemble; après avoir été surpris de l'espace immense qu'il y a dans ses tableaux, vous ne trouvez dans ceux de M. Vanloo ni profondeur, ni le charme de la couleur. Ses tons entiers dans leurs ombres comme dans leurs clairs, contre tous les principes, vous effrayent la vue, & vous avez toutes les envies de retourner au peintre aimable qui vous chatouille, & vous appelle par la voie de la nature. Notre siècle doit se trouver heureux de le posséder: heureux celui qui possèdera un peintre d'histoire de sa force! *mais cet heureux phoenix est encore à trouver.*

M. Bachelier a soutenu la gloire de son cheval en cire par deux chasses, l'une d'ours & l'autre de lion, qui sont d'une grande beauté. La couleur en est forte & moelleuse, & la touche d'une fougue & d'une humeur sublime. Il nous a fait oublier le ton gris de ses premiers tableaux: on est cependant fâché qu'il nous en fasse ressouvenir par cette dispute de deux petits chiens, qui s'arrachent un panier à ouvrage. Des considérations supérieures l'ont sans doute engagé à offrir ce parallèle.

M. de la Tour a lieu de se plaindre qu'on ait placé ses

C

portraits si loin de la vue : on les détailleroit avec plaisir, & ils sont dignes de sa réputation.

M. Vanloo neveu, peintre du Roi d'Espagne, a exposé le portrait de M. Carle Vanloo avec toute sa famille. M. Vanloo est ressemblant : mais la couleur tient à celle des Vanloos. Le fond semble presser les figures & les resserrer dans un petit espace, parce qu'il n'y a pas cette intelligence du clair-obscur, qui va toujours de société avec la belle couleur.

Le portrait de Monseigneur le Duc d'Orleans à cheval de M. Roslin lui fait honneur ; il l'a représenté avec toute l'aménité qui anime la physionomie de cet aimable Prince. Il a beaucoup fait, il a contenté dans le dessein de son cheval, jusqu'aux Écuyers, qui sont des juges bien redoutables. Son fond est argentin, on pourroit pourtant trouver trop d'indécision dans le côté droit. L'on entrevoit une espece de bataille ; il auroit dû détacher la montagne du ciel.

M. Drouais fils, dans les portraits du Duc de Berry & du Comte de Provence, nous a montré l'auteur de ce petit dessinateur qui est dans le cabinet de M. de la Live ; il paroît dans ses autres morceaux s'être trop laissé aller au torrent : qu'il prenne garde de s'enivrer des eaux du siècle, & de perdre de vue la route des grands hommes.

Les morceaux de Sculpture sont très-satisfaisans ; on admire unanimement cette femme couchée de M. Mignot nouvellement agrée. Qu'on interroge ceux qui la contemplent avec enthousiasme ; ils répondront d'après leur cœur, que c'est la nature, la naïveté des contours, leurs ondes, leur chaîne imperceptible qui les enchantent.

Qu'on interroge ceux qui admirent cet amour de M. Falconet, & sa baigneuse : c'est la nature qui les séduit. C'est elle qui enfante ces belles choses, & leur met le sceau de l'immortalité. C'est elle qui le met aux ouvrages de nos Sculpteurs qui font éclore des merveilles sous leurs ciseaux. Nous en avons vues de M. le Moine, de M. Pigalle, & nous en allons voir une autre de M. Bouchardon que tout un peuple attend avec impatience.

Je suis quelquefois étonné que les belles formes que les Sculpteurs de ce siècle cherchent, & dont ils donnent

l'exemple, ne fassent point sur les Peintres, qui les louent, une impression assez vive pour les déterminer à les imiter dans cette partie.

Les gravures m'ont paru peu intéressantes cette année, quoiqu'il y ait de chacun des Graveurs de quoi entretenir leur réputation.

Je suis persuadé, Monsieur, si vous rendez ma lettre publique, comme c'est votre dessein, qu'elle va élever un grand murmure dans tout le peuple, soi-disant connoisseur ; elle va choquer l'amour-propre de ceux qui, de bonne foi, croient s'y connoître, parce qu'ils fréquentent quelques Peintres, & qu'ils savent quelques termes de l'art. Avec *le clair-obscur, la charge, le svel, le suave*, & quelques mots qu'ils appliquent indifféremment pour l'harmonie & la rondeur de leurs périodes, ils décident souverainement ; ils font prendre le change au Public sensé, assez prudent pour ne pas juger par lui-même. Il n'est point d'insectes plus insoutenables & plus cruels pour les Abeilles, que ces Frelons qui osent prononcer sur la bonté de leur miel, le préconiser, ou le déprimer selon leur bifarrerie & leur fausse connoissance. Si vous mettez au jour mon sentiment, vous m'attirerez sur les bras bien des ennemis. Que de croassemens vont m'accabler ! Mais mes principes seront approuvés & avoués des Artistes dont la réputation est méritée. Ils verront que du même flambeau j'ai éclairé leurs défauts & leur mérite, moins pour faire leur critique, puisqu'il est impossible que les hommes soient accomplis, que pour ne pas laisser, pour l'intérêt & la gloire des Arts, nos jeunes Artistes enfler une route qui pourroit les égarer. S'ils veulent être assez dociles pour écouter mes avis, en reconnoître l'impartialité, & les suivre, ils me sauront gré de ce que quelques-uns appelleront un crime & une humeur de misantrope qui gourmande son siècle plus par tempérament que par raison. Monsieur, s'il m'est échappé, dans le cours de ma lettre, quelques principes faux, je vous prie de me faire part de vos reflexions à ce sujet. Je cederai & m'avouerai vaincu, si je suis combattu par des preuves & d'autres principes plus vrais. J'ai l'honneur d'être, en attendant votre réponse, Monsieur,

Votre très-humble, &c.

---

Le Privilège & l'Approbation se trouvent aux *Observations Périodiques* de M. Toussaint *sur la Physique, l'Histoire Naturelle & les Arts.*

---

De l'Imprimerie de MOREAU, 1757.